

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 JANVIER 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Souvenir de jeunesse, par Eugène Dick.—Chronique, par Geneviève.—Poésie : La pensée messagère, par Aristote Dody.—C'était un rêve, par J. Martin.—Le cabinet de Boucherville.—Le bâtiment en feu, par X. Vincy.—Au cercle des Échecs de Paris.—La grande tour de l'Exposition de Chicago en 1893, par J. St-Elme.—Graphologie, par Dr L. A. Fortier.—Notes et faits.—Jeux des mains (avec gravure)—Nouvelles à la main.—Le gagnant de la prime de \$50.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite)—Problèmes d'Échecs et de Dames.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Portraits des membres du cabinet de Boucherville : MM. Casgrain Flynn, Hall, Beaubien, De Boucherville, Taillon, Masson, McIntosh, Nantel, Pelletier.—Au cercle des échecs de Paris : Les trente parties d'échecs jouées simultanément par M. Rosenthal, champion français.—A la campagne : Le retour de l'Église.—Plan de la grande tour projetée de l'exposition de Chicago.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LE GROS LOT

M. C. Mailhot, de Trois Rivières, a gagné la prime de \$50 00, au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ.

SOUVENIR DE JEUNESSE

JUIVERIE

I

Vous désirez, mon cher directeur, que je m'installe, à mon tour, dans votre fauteuil éditorial et que je fasse un bout de causerie avec les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ...

Soit. J'y consens.

Seulement, je vous préviens que je suis babilard comme une... jolie femme, lorsque je me trouve bien assis et que j'ai une plume entre les doigts. Avec cette restriction toutefois que, loin d'être une jolie femme, je suis au contraire un vilain "grognon d'homme" qui vient de doubler le cap sourcilieux de la quarantaine et voit avec une certaine mélancolie, le susdit cap noyer ses lignes abruptes dans le brouillard du passé.

En outre, ne paraîtraï-je pas un peu guindé et gêné "dans les entourures," à la tête du journal, moi qui ai toujours, jusqu'à présent "ferrailé" dans les rangs de la collaboration, au milieu des voltigeurs de la plume, y apportant mes façons

d'avancer, de reculer, de pirouetter, sans causer trop d'émoi?...
Tandis qu'ici, hum !
Faut du décorum.

Ma foi, laissons là ces précautions oratoires, qui dissimulent mal mon embarras de chroniqueur, et prenons le taureau par les cornes

Ce qui veut dire en bon français : Allons-y gaiement !

** De tous les livres que j'ai lus, et Dieu sait s'il m'en est entré par les yeux dans le cerveau ! je ne sache pas qu'aucun ne m'ait fait éprouver une jouissance plus réelle, plus intime en quelque sorte, que ceux de M. Edouard Drumont sur les Juifs et la juiverie financière.

Non pas que je m'épanouisse à voir tomber drus comme grêle, sur les échines maigres et souples de ces descendants de Barrabas, les coups de triques de la chrétienté, et ce pour le seul plaisir des yeux...

Je suis d'humeur sociable et de philosophie tolérante, Dieu merci.

Que les Juifs soient de tristes sires, quand ils sont pauvres, et des vampires insatiables, lorsqu'ils tiennent la banque,—je ne le nie pas.

Qu'ils aient fini par accaparer la fortune publique partout où on les a laissés tripoter, dans l'ombre d'abord, puis au grand jour de la spéculation,—l'histoire est là pour le dire.

Qu'ils forment entre eux une véritable franc-maçonnerie financière où le mot d'ordre est de rançonner et ruiner le chrétien,—j'incline à le croire.

Que les richesses acquises par les grands banquiers juifs soient autant de sang sorti des veines chrétiennes pour n'y plus rentrer sous aucune forme,—j'en demeure d'accord.

Qu'enfin ces ennemis jurés de notre mets national, le bon gros lard canadien, constituent une émigration détestable, encombrante, pis que cela, nuisible,—je le proclame bien haut.

Mais, encore une fois, ce n'est pas pour toutes ces raisons financières, économiques ou... patriotiques que j'en veux aux descendants de Sem...

—Hé ! pourquoi donc, alors ? me dira-t-on.
—Tout bonnement parce qu'un de ces bons apôtres m'a joué un tour pendable et m'a fait poser de la belle façon, moi, un chrétien.

Laissez-moi vous raconter la chose en deux mots.

C'est un souvenir de jeunesse.

** En l'an de grâce 1883, je venais (pour mes péchés) de commettre un... drame.

Cet enfant chéri de mon cerveau s'appelait : *Le dernier jour des Hurons*.

Le mioche, effronté comme ses pareils de tous les pays, ne demandait qu'à grandir vite et à faire son apparition sur la scène le plus tôt possible.

Il se croyait appelé à régénérer le théâtre canadien, naturellement, et à faire son entrée dans le monde dramatique par un succès... "bœuf," là, tout de suite, ni plus ni moins.

O jeunesse ! O illusion !

Mais comment, lorsqu'on est père,—et qui plus est, père littéraire,—résister aux câlineries d'un enfant de sa plume, fraîchement issu de votre cerveau !

Je ne le tentai même pas.

D'ailleurs, l'eussé-je voulu, que la fatalité aurait eu bien vite mis le holà sur mes velléités de sagesse : elle venait, en effet, à point nommé, me faire rencontrer ce que je cherchais...

Un impresario pour monter ma pièce !

Le digne homme ! Il s'appelait L*** et descendait, en ligne droite ou croche,—on n'a jamais pu savoir,—du troisième fils de Jacob.

Pour preuve, il avait un nez, mais un nez, oh ! là ! là ! comme on n'aurait pas trouvé son pareil dans toute la *Judengasse* de Francfort et le *Ghetto* de Rome.

Avec cela, bon acteur, absolument maître de lui, la figure exsangue et flasque, le regard atone, mais perçant...

Bref, un de ces types qu'on voit dans les tableaux du crucifiement !

** Nous tombâmes vite d'accord.

Ma pièce fut montée avec l'aide d'amateurs qui avaient déjà vu le feu... de la rampe.

Le village de Lorette nous fournit de vrais Hurons, en chair et en os, bronzés à plaisir et reproduisant au mieux le type de l'antique race de feu *Kondiaronk*.

Nous eûmes répétition sur répétition,—si bien qu'au grand jour de la représentation, après une parade en costume dans les rues de Québec, la salle Jacques-Cartier se bonda et... les chaudières de recette aussi.

Il ne fallut rien moins, en effet, que ces vases singuliers,—que le regard de mon souvenir voit encore,—pour recueillir les centaines de *trente sous* ou d'*écus* donnés à la porte.

Je me disais, voyant ces cascades de pièces d'argent ruisseler dans les susdites chaudières :

—Ma fortune est faite !

Mais vous allez voir !

** Après la représentation, qui fut un joli succès—ce qui me console un peu de mes déboires ultérieurs—L*** me dit :

—Nous compterons demain... Il y a un tas d'affaires à régler !... Je n'ai pas la tête à moi, cette nuit.

—C'est trop juste, lui répondis-je. Mais demain, il me faut retourner chez moi, au *Château*... j'ai des malades qui m'attendent...

—Alors, le premier jour libre. Disons jeudi.

—C'est entendu. A jeudi.

** Le jeudi suivant, voyage blanc.

Mon Hébreu était parti pour Montréal, après m'avoir laissé un mot chez sa femme.

—Nous jouons à Montréal la semaine prochaine, me dit cette aimable épouse. Vous viendrez, c'est entendu.

—C'est que, madame...

—Pas de raisonnement qui tienne !... Il le faut... C'est mon mari qui serait furieux !...

—Alors, c'est différent, madame... Du moment que votre mari serait furieux si...

—Positivement... Il m'a bien recommandé d'insister auprès de vous, l'auteur... Nous ferons un argent fou.

—Ah ! vous croyez que nous ferons ?...

—N'en doutez pas.

—Je ne doute plus... Vous avez une manière de persuader qui...

—Je vous écrirai quel jour il vous faudra venir nous rejoindre.

—Trop aimable, madame... je vous baise les mains.

—Ne baisiez rien du tout et n'oubliez pas de venir.

Je sortis en murmurant : Sirène !... et bien décidé à faire le voyage.

Ne devais-je pas suivre ma pièce !

** Voilà pour quelle raison,

... pendant l'horreur d'une profonde nuit

du mois de juin 1883, le train du *chemin de fer du Nord* dégurçait, non sans avoir toussé beaucoup, une horde de Québécois sur la plate-forme de la gare du *Mile End*.

Cette "chose sombre",—comme dirait le plus grand des Victor,—se perpétrait en plein mois de juin de l'année 1883.

Après quelques minutes de cette confusion inévitable qui suit tout débarquement précipité, la susdite horde se glissa dans des voitures de place, gagna l'intérieur de la métropole canadienne par la rue Notre Dame, tourna l'angle de la rue Saint-Vincent et finit par s'arrêter en face de l'hôtel Richelieu.

A la clarté du gaz, les Montréalais noctambules purent alors voir s'engouffrer dans cet antre du sybaritisme une vingtaine d'individus à types étranges et dont les allures myastérieuses furent remarquées.

Le bruit se répandit que les Québécois, alliés aux Sauvages de Lorette, venaient d'envahir Montréal.